N° 3 Du 28 Janvier au 3 Février 1900

LES PLEBEIENNES

PROPOS D'UN SOLITAIRE

HEBDOMADAIRE

PAR

SÉBASTIEN FAURE



Adresser tout ce qui concerne

LES PLÉBÉIENNES

à M. l'Administrateur,

86, RUE ROCHECHOUART, A PARIS

—o—

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE		EXTERIEUR	
Un An.	**6** francs.	Un An	**8** francs.
Six Mois.	**3** —	Six Mois.	**4** —

TRAVAIL D'IDÉES

Sans éclat, sans tapage, mais très sérieusement il se fait, depuis quelques mois, à Paris, un travail d'idées considérable.

Des hommes ardents ont pris l'initiative de fondations qui porteront bientôt leurs fruits.

Ce n'est pas seulement dans le quartier des écoles, ce n'est pas seulement dans les faubourgs ouvriers, c'est encore dans certains centres si pourris d'esprit réactionnaire qu'on pouvait crore inutile d'y rien tenter, bref c'est un peu partout qu'on a ouvert des cours, des bibliothèques, des foyers du peuple, des universités populaires, où bourgeois et ouvriers, instruits et illettrés se rencontrent sur le terrain de l'étude et de la discussion.

Une foule de jeunes gens, désireux d'apprendre, vont chaque soir, le labeur achevé, dans ces lieux où ils espèrent étendre le champ de leurs connaissances, élucider les problèmes qui les passionnent, assister à des lectures ou à des causeries intéressantes, approfondir les questions qui les préoccupent.

Ce qu'il faut approuver dans ce mouvement, ce n'est pas seulement le but qu'il se propose, c'est encore le caractère qu'il revêt.

Ces essais procèdent de l'initiative privée et ces œuvres gardent leur indépendance respective.

C'est à cette double circonstance, selon moi, que ces multiples fondations doivent leur succès actuel et devront leur future prospérité.

Il ne serait pas étonnant, pour peu que ce mouvement se généralise, que l'Etat ou la Ville, dont on connaît l'insatiable autant que désastreuse avidité, eussent, quelque jour, la tentation d'absorber ces organismes naissants. En échange d'une hypocrite protection et de quelques subventions parcimonieuses, le gouvernement et la municipalité, y apporteraient leurs habitudes de règlementation étouffante, de surveillance inquisitoriale, de programmes déprimants et de détestable favoritisme.

Ce serait grand dommage. Et ce serait dommage non moins grand que ces organisations, aujourd'hui distinctes et autonomes cédassent aux projets de centralisation et d'unité que beaucoup d'esprits — excellemment intentionnés mais faisant erreur — croient nécessaires à l'intensité d'un courant.

***

Ces universités populaires, ces bibliothèques, ces cours et ces foyers du peuple m'apparaissent comme le réseau extraordinairement touffu des voies de communication, par lesquelles les penseurs et les studieux, les réflêchis et les impulsifs établiront entr'eux cette incessante circulation des mille et mille richesses intellectuelles dont l'échange volontaire et désintéressé conduit l'esprit humain vers des horizons toujours plus larges et toujours plus lumineux.

Eh bien ! Il ne faut pas qu'une puissance quelconque — pas plus ligue, comité ou fédération, qu'Etat ou Municipalité — mette la main sur ce réseau et se charge d'en assurer l'exploitation.

Si ces œuvres commettaient l'imprudence de se livrer à la direction d'une force centralisatrice, on verrait, comme par enchantement,ces bibliothèques perdre leurs généreux éclectisme, et n'acquérir que les bouquins recommandés par la « camarilla » dirigeante; les universités populaires se peupleraient de pédagogues officiels et orthodoxes qui, fussent-ils prédisposés aux audaces des novateurs, seraient bien vite éloignés de ces témérités par la surveillance qu'ils sentiraient peser sur eux et dont ils redouteraient la censure. Quant aux « foyers du peuple », ils deviendraient bientôt des foyers d'ambition politique et des pépinières d'intrigants.

Les plus ardents, les plus sincères, les plus honnêtes seraient découragés. Mis en suspicion par les obséquieux et les retors, les probes et les simples seraient évincés par la coterie des médiocres cherchant dans l'autorité et l'influence que donnent les premières places la force et le prestige qu'ils ambitionneraient, et que le talent et la dignité leur refuseraient.

A propos des ravages que produirait sur ces groupements

autonomes l'ingérence de l'Etat, des Municipalités ou d'une organisation unique, il y aurait à formuler toutes les critiques que l'expérience fonde sur des constatations indéfiniment répétées.

⁂

Tandis que, laissé à soi-même, chacun de ces organismes donnera son maximum de rendement. Plus fortement attachés à leur œuvre particulière, les promoteurs s'obstineront à son développement et y apporteront tout le zèle et toutes les lumières dont ils sont capables.

Dans le travail commun, soumis à une règle unique, à des méthodes uniformes, à des procédés identiques, l'esprit d'initiative actionne moins violemment chaque collaborateur, parce que la part de travail de chacun disparaît peu à peu, ainsi que sa responsabilité, et l'individu se sent moins directement intéressé à la réussite.

L'ensemble des efforts ne doit pas résulter d'une inspiration unique ou d'une direction centrale. Il doit procéder des inspirations innombrables de tous ceux qui, spontanément, se sont attelés à la même besogne, cette multiplicité dans l'inspiration donnant à l'ensemble un caractère multiforme d'une beauté, d'une grandeur et d'une fécondité incalculables.

L'essentiel est que ces efforts se produisent, librement, sans autres limites que celles qu'il plaît à chacun de s'assigner, selon les circonstances et son tempérament.

Cela fait, qu'on dépose tout crainte : l'heure venue, ils se chercheront, se rapprocheront et se confondront, tels les éléments qui, par affinité, à travers le temps et l'espace, se recherchent, se rencontrent et s'associent.

C'est ainsi que procède la Nature, à laquelle, si nous voulons ne pas faire fausse route, il convient de demander les enseignements qu'elle ne refuse jamais à ceux qui la consultent loyalement.

Songeons que, par l'infiltration lente mais continue, le sol se pénètre d'humidité ; que ces imperceptibles sudations se condensent, à la longue, en myriades de goutelettes minuscules ; que ces microscopiques condensations vont, à travers les entrailles de la terre, se recherchant et s'unissant ; que, peu

à peu, ces rencontres se multiplient et forment des milliers et des milliers de ruisselets ; que, se rencontrant encore, et drainant sur leur passage tout ce qui peut contribuer à grossir leur volume et à accroître leur force, ces innombrables ruisselets s'achèvent en nappes d'eau · que ces petits bassins sont comme les réservoirs qui absorbent insensiblement tout le travail d'infiltration que je viens d'indiquer ; que la source, c'est l'eau de ces réservoirs crevant la surface du sol, bondissant hors de cette prison, arrosant et fécondant des régions entières.

Puissent le travail d'idées qui s'accomplit à cette heure, ces infiltrations difficiles, imperceptibles et néanmoins réelles de l'esprit en quête de savoir, ces mille et mille ruisselets que je signale, ces nappes d'eau qui se forment, ces bassins qui effleurent la surface du sol et sont impatients d'en jaillir, puissent tous ces éléments aboutir à la Source où ira s'abreuver l'Humanité altérée de Justice, de Bien-être, de Liberté.

NOTE ADMINISTRATIVE

Un grand nombre de personnes nous ont écrit pour nous prévenir qu'elles n'ont pu se procurer que très difficilement le premier numéro des Plébéiennes. *Beaucoup même n'ont pas pu se le procurer du tout.*

Nous en exprimons à nos lecteurs nos vifs regrets, et les prions de nous excuser. En réalité, il n'y a eu ni oubli, ni négligence de notre part. Ce numéro 1 a été tiré à un nombre d'exemplaires très suffisant. Mais, faute d'argent, nous n'avons pu en faire l'expédition dans les grandes villes. Nous comptons faire parvenir à destination les exemplaires qui nous sont restés, et ce, au fur et à mesure, dans la limite de nos ressources.

Prière à ceux de nos lecteurs qui désirent ce premier numéro de le demander aux marchands.

LE FORÇAT PAUL BURY

La mère du forçat Paul Bury est dans une profonde inquiétude.

On sait que l'enfant de cette femme est au bagne depuis 1894, en application des infâmes « lois scélérates », pour quelques paroles un peu imprudentes qu'il aurait prononcées, à l'époque de la terreur anarchiste.

La seule consolation de cette pauvre mère, qui pleure, chaque jour, l'absence et l'infortune de son petit, c'était de recevoir très régulièrement de ses nouvelles. Toutes les quatre ou cinq semaines son fieu lui écrivait.

Or, il y a plus de quatre mois qu'elle n'a pas reçu une seule de ces missives qui, tout en lui causant la plus violente affliction parce qu'elles lui racontaient les souffrances de son enfant, lui donnaient aussi de la joie parce qu'elles lui apportaient la certitude de son existence.

« Il n'est pas inadmissible, affirme la mère, que Paul ne m'écrive « pas, si la chose lui est possible. Pour qu'il me laisse sans nou- « velles, il faut qu'il soit mort ou mourant, ou bien qu'on lui dé- « fende de m'écrire. »

Que, comme Girier-Lorion et tant d'autres, Bury ait été assassiné par les bourreaux du bagne, qu'il soit malade au point de ne pouvoir tracer quelques lignes, ou bien qu'on ait eu la cruauté de lui interdire de correspondre avec sa mère, dans les trois cas, l'administration doit aviser la pauvre femme désespérée.

Que devient Paul Bury ? Pourquoi la mère est-elle ainsi privée des lettres de son fils ? Il faut qu'on réponde. C'est le droit imprescriptible de Mme Bury de savoir ce qu'on a fait de son enfant. C'est le devoir de ses camarades d'exiger qu'on le lui dise.

Un plus long silence serait l'aveu d'un nouveau crime.

Le gouvernement aurait-il projeté de répondre à la campagne de délivrance en faveur des victimes des lois scélérates par la suppression de ses victimes ?

Ah ! s'il en était ainsi, quelle horreur ! Mais aussi, quelle responsabilité !......

Les Assomptionnistes contre le Peuple

Je reçois de mon excellent camarade, Michel Zevaco, la lettre suivante que lui inspire le procès des Pères de l'Assomption.

Alors que personne ne songeait à s'émouvoir de la formidable conspiration dont les présents débats révèlent au monde la puissance insoupçonnée, Zevaco, fort au courant des menées souterraines des Assomptionnistes, les dévoilait avec ardeur et intrépidité.

Au sujet du duel tragique qui commence entre le peuple

et ces ennemis séculaires de la Liberté, on peut dire de Michel Zevaco qu'il est « l'ouvrier de la première heure. »

Aussi suis-je heureux de communiquer cette lettre à mes lecteurs.

Paris, le 23 janvier 1900.

Mon cher ami,

Le procès des Assomptionnistes porte un de ces terribles enseignements qui découragent les volontés les plus fermes lorsqu'elles ne s'appuient pas sur le « besoin de liberté » comme sur une base qu'aucun cataclysme ne peut ébranler. Et vraiment je considère ce procès comme une catastrophe : il confirme avec éclat la puissance du Gésu et la faiblesse de la République. Les conséquences en sont redoutables : les Pères de l'Assomption ne sont pas assez frappés pour être amoindris ; ils sont juste assez « persécutés » pour pouvoir exploiter leur « martyre » avec leur ordinaire habileté ; enfin, ils sont « avertis » : c'est assez dire, pour qui les connaît, que leur orgueil, leur insolence et leur haine vont se trouver décuplés, et que leur fièvre de tyrannie va se changer en une réelle frénésie. Ils marchaient lentement à la conquête du monde moderne : ils vont s'y ruer. Leur intention d'asservir la France n'était qu'un but lointain à leurs efforts : elle va devenir pour eux une nécessité urgente. Placés dans l'alternative ou d'être tués ou de tuer, ils n'hésiteront plus : ils tueront ; et ce qu'ils vont assassiner, c'est la liberté de penser, de parler, d'agir. Car la liberté est l'ennemie contre laquelle ils ont ameuté des forces imposantes. Peut-on douter de leur pouvoir ? Ils tiennent l'opinion publique par la presse. Je ne parle pas seulement de leur presse à eux, de leurs « Croix » ; des journaux politiques soigneusement masqués de républicanisme sont à eux. Rien qu'avec le « Petit Journal » qui leur appartient corps et âme, ils atteignent des millions de consciences qui ne sauront jamais quels inquisiteurs ont inspiré les pensées basses et abjectes qu'on leur infiltre. Avec leurs fabuleuses richesses adroitement distribuées, ils achètent des littérateurs, des artistes, des orateurs. Avec leurs comités, ils enserrent le pays dans un réseau politique dont les mailles se resserrent de jour en jour. Malheureusement, on ne voit pas, on ne veut pas voir. Et tout ce que je dis ici sera taxé d'exagération métaphorique. Pourtant, lorsque je dis que le « Petit Journal » (pour en citer un seul) est à eux, je n'entends pas seulement que l'organe de Judet leur est sympathique. J'entends que Judet va s'inspirer rue François Ier. Et je le dis parce que je le sais. Le syndicat d'inquisition possède d'autres journaux. Il « possède » des hommes politiques achetés comptant. Il possède des généraux. Il possède des dessinateurs comme Forain, des écrivains comme Lemaître. Et cela leur permet de distribuer avec leur tranquille impudence des médailles

où il est écrit que Paris se repentira, que Paris sera abaissé devant la « Croix sanglante » érigée à Montmartre ; cela leur permet de déclarer avec une paisible violence qu'ils détruiront jusqu'au souvenir de la Révolution et que, de gré ou de force, « la France sera ramenée à l'état social qui a précédé la Renaissance ». Il y a huit ans que j'ai commencé à dénoncer les Assomptionnistes. Depuis, je répète que si nous ne les écrasons pas, ils nous écraseront. Les événements ne confirment que trop ce que j'avance. Au cours de l'affaire Dreyfus imaginée et combinée d'un bout à l'autre par les Pères Assomptionnistes, ils ont été bien près d'étrangler la liberté. Ils n'ont pas réussi pour cette fois. Ils se préparent dès aujourd'hui à un deuxième assaut qui sera définitif. La guerre religieuse est désormais inévitable. Et dans cette guerre, si le peuple ne veut pas devenir l'esclave de l'inquisition pour des siècles, il faudra qu'il soit sans pitié. Il faudra qu'il soit fort, qu'il ne compte que sur soi-même. Le gouvernement est impuissant : le procès le prouve avec une évidence vraiment effrayante. Il ne faut pas en douter : si les hommes qui sont au pouvoir en avaient eu la force, ils auraient brisé cet ennemi qui les menace directement aussi bien qu'il menace les hommes de liberté. Ils eussent employé le seul moyen capable d'assurer leur fortune et de rassurer leur ambition : jeter hors du territoire les membres de l'Association, religieux ou laïques, s'emparer de leurs biens, faire rentrer leurs fabuleuses richesses dans le trésor public. Par là, le gouvernement de la République s'assurait le concours dévoué d'une foule de gens qui détestent la Nouvelle Inquisition, mais qui tremblent devant elle, et la servent ; il acquérait aux yeux du peuple un prestige qui lui donnait au besoin une arme contre le socialisme et la révolution ; il se conciliait les bonnes grâces du clergé français que l'assomptionnisme tient à la gorge et qui, secrètement, eût fêté la défaite des Pères comme une délivrance. Il eût enfin agi « comme un gouvernement » résolu à se défendre. Le gouvernement sait que j'avance ici l'exacte expression de vérités profondes. Il le sait et n'agit point. Il se contente d'une sorte de timide avertissement et semble solliciter la bienveillance des Assomptionnistes en leur prouvant qu'il connaît leur puissance sans essayer de la détruire. La conclusion s'impose : c'est que le gouvernement est trop faible; ; c'est qu'il est trop tard ; c'est que le Gésu est déjà maître de ce pays. Je dis à dessein : le « Gésu » : c'est-à-dire un ensemble de forces inquisitoriales. Mais de ces forces, les Assomptionnistes sont les véritables chefs. Et que sont les Assomptionnistes ? il faut qu'on le sache : « les Assomptionnistes ne sont autre chose qu'un embranchement de la Compagnie de Jésus. » Ou plutôt, ils sont la Compagnie de Jésus elle-même, qui reparaît sous un nouveau nom moins exécré que l'ancien. Je n'ai aucune preuve visible de cette dernière affirmation. Je l'avance non pas comme une simple conviction, — mais comme une certitude ba-

sée sur un certain nombre de faits, de choses entrevues et de choses à demi entendues. J'affirme que la Compagnie de Jésus domine la France, sous une nouvelle appellation. Le Père Picard est le souverain chef auquel obéit le Pape lui-même, devant l'autorité duquel s'inclinent les chefs d'autres congrégations puissantes. C'est cet homme qui a tout préparé pour « détruire la révolution et ramener la France au Moyen-Age », ainsi qu'il écrit à la première page du livre Monitoire des Assomptionnistes... Mais à quoi bon entrer dans les détails ? Il faut s'élever dans la philosophie de l'histoire sociale et comprendre que la Compagnie de Jésus (aujourd'hui nommée Ordre des Assomptionnistes) n'a pas pu perdre en une soixantaine d'années la puissance qui lui a permis de diriger le monde pendant des siècles. Il faut comprendre que l'Inquisition cherche et prépare une épouvantable revanche. Il faut aussi comprendre que les gouvernements enserrés dans l'inextricable réseau sont impuissants, et que, seul, le peuple peut anéantir l'ennemi de la Liberté. Ce sera sa prochaine besogne. Son intérêt est de s'y préparer. Mais si le peuple distrait, ou trompé, ou endormi dans une confiance menteuse, ne voit pas le péril qui le menace, s'il n'est pas décidé à mourir plutôt que d'accepter le retour au Moyen-Age, nous sommes perdus: l'Inquisition est là, toute prête à fonctionner. Les bûchers se préparent. Les chemises soufrées attendent les chairs à brûler. Les massacres accomplis sous le premier prétexte venu — patriotisme ou autre — assureront la grande hécatombe des libres-penseurs. Et sur la France incendiée, pleine de ruines et de sang, dans l'ombre et le silence, la Croix se dressera, victorieuse et sinistre.

Michel ZEVACO.

GAY EST TRISTE

Connaissez-vous M. Victor Gay ?

C'est un député.

Il y a un mois à peine, sa notoriété ne dépassait pas les limites de la circonscription dont il est l'élu.

Mais Victor Gay a voulu emplir la France du bruit de son nom. Naturelle ambition, après tout, pour un représentant du peuple ! Parmi ceux qui jouissent de la célébrité, il y en a de si parfaitement crétins et de si complètement nuls, qu'il n'est défendu à aucun « honorable » d'aspirer à la popularité.

Encouragé par son prénom, M. Gay — qui s'appelle Victor, c'est-à-dire « le Vainqueur » — a tenté l'aventure.

Il doit plutôt regretter sa tentative, car « Victor » est sorti « vaincu » de l'épreuve, et c'est ce qui fait que Gay est triste.

Il avait annoncé une retentissante interpellation. Le jour venu, il ne voulait plus interpeller ; mais il a dû pourtant s'y résoudre,

ce qui lui a valu des épigrammes désagréables et le sobriquet de « l'interpellateur malgré lui ». Cette circonstance augmente la tristesse de M. Gay.

Gay est triste, surtout parce qu'il déplore que, le 4 janvier dernier, à Saint-Etienne, lors de la grève des mineurs, l'armée n'ait pas essayé la justesse de son tir sur la poitrine des émeutiers.

Ce brave cœur est convaincu que le meilleur moyen d'apprendre au peuple le « plat-ventre » devant l'Autorité, c'est de coucher bas tous ceux qui refusent de ramper.

Malgré le peu de cas que font de la vie des ouvriers la plupart des coquins qui, en période électorale, mendient leurs suffrages, la Chambre n'a pas osé confesser qu'elle partageait les regrets de M. Gay ; et le député de la Loire a été battu à plates coutures.

C'est égal : s'appeler « Victor » et être vaincu, se nommer « Gay » et être triste, quelle guigne !

ROCHEFORT S'INDIGNE

Le pitre en chef du « Transigeant » excelle dans le genre « ridicule ». Exception faite en faveur de l'immonde directeur du « Gaulois », il y est incomparable.

Dans quelques années, quand cette ambulante putréfaction : Rochefort, sera la proie des vers qui n'auront jamais eu la veine de déguster un si rare morceau de charogne, on se demandera avec stupeur comment ce grotesque individu a pu, ne fût-ce que vingt-quatre heures, occuper l'opinion publique.

La plus récente farce de ce paillasse est celle qu'il a servie, l'autre jour, sous le titre de « Fabrique de calomnies », aux crétins qui le suivent...... à l'odeur.

Ce bonhomme qui n'a jamais vécu que de chantages et de diffamations, qui a mis en circulation, contre quiconque a eu la franchise de le déculotter, des ignominies qu'il savait pertinemment être fausses, cet être nauséabond qui ne se complaît que lorsqu'il se vautre dans les ordures de l'infamie calomniatrice, feint d'éprouver de l'indignation contre les journalistes qui ont dévoilé au public l'exécution en Bourse du bon français Boni de Castellane.

Bien entendu, je ne sais pas s'il est exact ou non que le ma...ri de la richissime Américaine ait été l'objet d'une telle mesure ; je déclare en outre que cela m'est parfaitement égal et n'ajouterait rien au mépris que m'inspire cet individu ; mais, quoi qu'il en soit, c'est de la part de Rochefort, le comble de l'imprudence que de protester contre le mal de calomnie qui ronge le journalisme.

Tu as donc oublié, vieille canaille, l'histoire de la paille et de la poutre ?

RENDEZ TOUT,... ET V TE

Les nationalistes ont perdu la raison. Ce qui est plus grave c'est qu'ils travaillent à nous la faire perdre aussi.

On ne les entend parler que de défendre l'Armée. Défendre l'Armée, protéger l'Armée est devenu leur « tarte à la crême ».

C'est étrange : j'ai toujours entendu dire par les patriotards que c'est l'Armée qui est chargée de nous défendre, de nous protéger.

Aurais-je, jusqu'à ce jour, été victime d'une erreur de mes oreilles abusées ?

Je n'en sais plus trop rien. En tout cas si c'est nous qui devons défendre et protéger l'Armée, ce n'est pas nous qui la devons payer.

Rendez, messieurs, rendez le milliard que vous nous coûtez tous les trois cent soixante-cinq jours.

Rendez tout et vite.

MENTEUR COMME UN MOINE

Les porte-soutane possèdent la réputation justement méritée de défier toute concurrence en l'art d'altérer la vérité. Perfides réticences, sournoises restrictions mentales, subtilités, sophismes, distinctions hypocrites et, si possible, impudentes négations, les hommes noirs connaissent à fond le clavier du Mensonge et y promènent leurs doigts crasseux avec une maëstria sans égale.

Je ne vois guère que les officiers d'Etat-Major qui soient à même de rivaliser avec les curés... et encore !

Dans cette hiérarchie de la fausseté, la place la plus élevée semblait appartenir de droit aux disciples de Loyola. Il paraissait impossible qu'on arrivât à dépasser les Jésuites dans cette course à l'escobarderie.

Mais le nommé Dieu a dû s'en mêler. L'impossible est devenu réalité. Le miracle a eu lieu, et ce sont les Assomptionnistes qui détiennent présentement le record du Mensonge.

Picard, Bailly, Hippolyte, Adéodat sont les Annibal, les César, les Napoléon de la Tartuferie.

Maintes fois j'ai déclaré que, adversaire irréductible de la Loi, je suis l'ennemi résolu de toutes poursuites. Pour ne pas me rendre coupable du crime de fourberie que je reproche aux Révérends de l'Assomption, je dois confesser que, si, en principe, je désapprouve les poursuites dont ces

hommes pieux sont l'objet, je me réjouis cependant de ce qu'ils traînent leurs robes et leurs chapelets en correctionnelle.

Il ne m'est pas désagréable de voir des hommes d'Eglise pour une fois s'asseoir au banc des accusés, sur lequel leurs manœuvres et leurs délations ont, depuis des centaines d'années, jeté des millions d'êtres humains qui valaient infiniment plus qu'eux. Le procès qui leur est intenté aboutira à une amende dérisoire qui ne leur fera pas perdre un coup de dent et n'entamera pas la fortune scandaleuse qu'ils ont extorquée au fanatisme et à la niaiserie des dévôts. Ce plaisir que j'avoue éprouver n'est donc pas bien méchant ; et je consentirais à payer à la place de ces moines l'amende qui leur sera infligée, plutôt que de renoncer à ces instructifs débats qui permettront, désormais, à toute personne dont l'esprit n'est pas bouché à l'émeri de se faire une opinion raisonnée sur le désintéressement, la véracité et la délicatesse de ces cafards.

On pense bien que je ne vais pas énumérer ici tous les mensonges, toutes les dissimulations de ces Escobars. Le format des « Plébéiennes » n'y suffirait pas. Mais lisez, je vous en conjure, lisez avec soin, d'un bout à l'autre, le compte-rendu des débats. Vous ne vous ennuierez pas un instant, et vous admirerez — à moins que vous ne vous en indignez — le cynisme avec lequel ces archimillionnaires reconnaissent avoir fait vœu de pauvreté et proclament avoir respecté ce vœu, la désinvolture prestigieuse avec laquelle ces bons apôtres, tantôt religieux, tantôt laïques, s'efforcent à se dédoubler, le dédain qu'ils professent pour les malheureuses femmes qu'ils font servir à leur immonde besogne de police et de corruption.

Et quand vous aurez sondé la profondeur de ce gouffre de fourberie et de mensonge, vous direz avec moi qu'il est temps d'accorder à la corporation des dentistes la réhabilitation qui lui est due, en remplaçant l'expression populaire de : « Menteur comme un arracheur de dents » par cette autre beaucoup plus exacte : « Menteur comme un moine ».

Si le populo se décide à adopter ce dicton, les moines « ne l'auront pas volé ». Ce sera très certainement la seule chose dont on pourra en dire autant.

CONFÉRENCE

Le dimanche 28 janvier, à cinq heures du soir, je ferai une conférence à Denain (Nord), dans le grand salon du Syndicat central.

Toutes les notabilités de la ville et de la région y sont convoquées.

SAUCE ET POISSON

Bien que je sois décidé à rédiger *Les Plébéiennes* **de la première à la dernière ligne**, je serai reconnaissant aux personnes qui me lisent de porter à ma connaissance tous les faits qui leur paraîtront de nature à être signalés ici.

Je leur demande de mentionner simplement ces faits — avec tous les détails qu'ils comportent — sans aucun commentaire.

Les commentaires, je me réserve de les écrire.

En un mot, je les prie de m'expédier le poisson; je confectionnerai la sauce.

EXEMPLE A SUIVRE

Quelques jeunes gens, épris d'idées libertaires, ont fondé tout récemment une bibliothèque dans le quartier des Ternes (XVIIe arrondissement) un des quartiers les plus contaminés par la lèpre cléricale, le choléra nationaliste et la peste antisémite.

Sans se laisser arrêter par les exceptionnelles difficultés qu'ils savaient rencontrer en chemin, ces convaincus se sont mis résolument à la besogne.

Ils ont, loué 87, rue de Courcelles, un local devant servir à la fois de bibliothèque et de salle de réunion.

Tous les soirs, la bibliothèque est ouverte et nombre de personnes déjà la fréquentent assidûment.

Chaque samedi, une conférence a lieu et, ce jour-là, la salle étant trop exiguë pour contenir tous les auditeurs, ceux qui n'ont pas réussi à trouver place dans le local s'installent dans la cour.

Le groupe initiateur n'est pas riche ; il est composé de travailleurs qui ne possèdent que leur salaire.

Les personnes qui peuvent disposer de quelques volumes sont priées de les adresser à Jules Sacleux, 85, rue de Courcelles, à Paris.

Imprimerie Française, 123, rue Montmartre, Paris.— J. DANGON
Le Rédacteur-Gérant : S. FAURE

Adresser tout ce qui concerne

LES PLÉBÉIENNES

à *M. l'Administrateur,*

86, RUE ROCHECHOUART, A PARIS

—o—

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE		EXTÉRIEUR	
Un An.	**6** francs.	Un An	**8** francs.
Six mois	**3** —	Six Mois	**4** —